



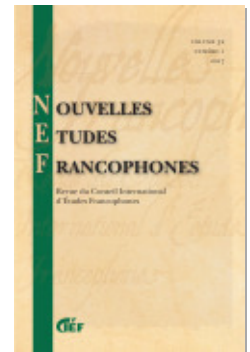
PROJECT MUSE®

"Tant de silence à briser": Entretien avec Évelyne  
Trouillot

Annette Joseph-Gabriel

Nouvelles Études Francophones, Volume 32, Numéro 1, 2017, pp. 82-94 (Article)

Published by University of Nebraska Press



➔ For additional information about this article

<https://muse.jhu.edu/article/666200>

# “Tant de silence à briser”

Entretien avec Évelyne Trouillot

Annette Joseph-Gabriel

L'auteure haïtienne Évelyne Trouillot est l'une de ces “travailleur[se]s des mots” dont sa compatriote Yanick Lahens révèle l'importance de la tâche dans son témoignage *Failles* (46). Née le 2 janvier 1954, au lendemain du cent cinquantième anniversaire de l'indépendance d'Haïti, elle fait ses études d'abord dans son pays natal, puis aux États-Unis. En tant que membre d'une famille érudite et engagée, elle compte parmi les siens certains des principaux intellectuels d'Haïti, y compris ses frères, l'anthropologue Michel-Rolph Trouillot et le romancier Lyonel Trouillot ainsi que son oncle, l'historien Henock Trouillot. Son œuvre témoigne de sa facilité à pratiquer divers genres, puisqu'elle a publié depuis 1996 des nouvelles, des romans, de la poésie et une pièce de théâtre. À l'échelle internationale, Trouillot est avant tout connue pour son roman *Rosalie l'Infâme*, paru en français chez Dapper en 2003 et traduit en anglais dix ans plus tard. Si cette histoire de Lisette, une jeune femme esclave, et de ses aïeules se déroule à Saint-Domingue au dix-huitième siècle, Trouillot montre aussi sa connaissance profonde d'Haïti en rappelant d'autres moments de l'évolution du pays. Ainsi, son roman *La Mémoire aux abois* évoque les douloureux souvenirs de la vie sous une dictature et *Le Rond-point* met en lumière la sombre histoire des inégalités de classes en Haïti. Le recueil de poèmes *Plidetwal*, que Trouillot publie à Port-au-Prince en 2005, témoigne de son désir d'écrire, non seulement pour un public francophone, mais aussi pour des lecteurs créolophones.

Nos premières rencontres ont eu lieu à Port-au-Prince le 8 juin 2016, à l'occasion de la quarante et unième conférence de l'Association des études caribéennes. Parmi les activités organisées, j'ai assisté avec beaucoup d'intérêt à une causerie littéraire entre Évelyne Trouillot et son homologue de Grenade, Merle Collins. C'est lors de cette conversation que Trouillot a évoqué certaines des idées que nous avons tenté de développer ici, telles que l'importance d'une œuvre multilingue ainsi que la possibilité de tisser des liens entre les écritures et les écrivains caribéens. Ces rencontres à Port-au-Prince ont été brèves, chacune de nous assistant à la présentation de l'autre. Néanmoins, elles ont ouvert la voie à un échange plus approfondi dans les mois suivants. Cet entretien est la suite de la correspondance électronique que nous avons entretenue en juillet et en août 2016.

Avec ce dialogue, j'ai voulu mettre en relation passé et présent, fiction et réali-

té, afin de souligner les principales questions qui ressortent de l'ensemble de l'œuvre de Trouillot. Notre discussion s'est organisée autour de quatre thèmes. Dans "Haïti: L'espace et la place," Trouillot nous parle de l'Haïti que l'on retrouve dans ses romans, une Haïti "complexe et réelle" qui nous demande d'aller au-delà des images stéréotypées, propagées par les médias occidentaux. "Écrire des Antilles" permet à l'auteur de placer son pays en relation avec le reste des Caraïbes et d'aborder les nombreuses traversées (géographiques, linguistiques) qui se font dans et à travers ses textes. Les deux derniers thèmes, "Parole de femme" et "Le futur du passé," comportent des réflexions sur l'écriture féminine, la nécessité de bien saisir l'humanité des esclaves, le rôle de l'Histoire et l'avenir de la littérature en Haïti. Avec Trouillot, nous traversons des siècles et des continents, tout en rendant hommage au pouvoir qu'ont les mots de créer un monde nouveau.

### Haïti: L'espace et la place

**Annette Joseph-Gabriel (AJG):** Dans votre dernier roman, *Le Rond-point* (2015), vous réunissez plusieurs personnages venant de mondes distincts. Sans trop dévoiler la fin de l'histoire, ils vont se retrouver au rond-point, un lieu qui symbolise le croisement, le choc violent de ces mondes qui semblent séparés. Pourriez-vous nous parler des moments de choc semblables que vous observez aujourd'hui en Haïti ou ailleurs?

**Évelyne Trouillot (ET):** Haïti est une société ségrégée, n'ayons pas peur des mots. Dans un seul pays, on retrouve des niveaux de vie très différents, la misère la plus abjecte et un luxe incroyable et, au milieu, les multiples strates d'une population qui tente de s'accrocher à un niveau de vie décent. Ces différents groupes ne se croisent pas ou très peu. Les espaces de rencontre deviennent de plus en plus inexistantes, qu'il s'agisse de l'école, de l'église, des clubs de sport, des camps d'été, chaque groupe se cantonne à sa sphère et évite les contacts avec les autres. Les rares moments de rencontre peuvent donc souvent être comparés à des chocs, dans la mesure où les membres des groupes sociaux ne se connaissent pas du tout. Il est extrêmement difficile pour quelqu'un de la haute bourgeoisie ou de la moyenne bourgeoisie d'imaginer comment vivent les gens des bidonvilles. Les plus sensibles aux réalités qui ne sont pas les leurs ont une idée assez vague, mais ne peuvent pas imaginer les manifestations abjectes et cruelles de la misère au quotidien. Les populations du monde rural défavorisé et des bidonvilles, de leur côté, ne peuvent qu'entrevoir, mais de très loin, ce monde privilégié auquel ils n'ont pas accès.

Dans les romans haïtiens du début du vingtième siècle, on lisait souvent des récits de paysans ou de gens de la campagne qui débarquaient dans les villes et se trouvaient dans des situations de choc culturel. Maintenant, il ne s'agit pas seulement d'une différence entre le rural et l'urbain, elle existe toujours, certes, mais il y a aussi

les écarts sociaux et économiques à l'intérieur du monde urbain. Tous les habitants de Port-au-Prince partagent certes les rues, les embouteillages, la pollution et les immondices, mais arrivés chez eux, les univers sont totalement opposés. L'intrusion des classes défavorisées dans le monde des privilégiés (qui ne sont pas tous des nantis, mais qui sont tous privilégiés par rapport aux démunis) par le biais des emplois de service (domestique, chauffeur, nounou, etc.) ne peut que renforcer à la longue le ressentiment et la rancœur face à tant d'inégalités.

S'il est vrai que, dans le monde, il existe très peu, pour ne pas dire aucune société sans inégalités, ce qui frappe ici, c'est l'écart immense entre les groupes sociaux et le degré de misère inhumaine auquel fait face la majeure partie de la population. Il est choquant de voir que certains individus, certains groupes sociaux restent parfaitement indifférents à une telle situation. C'est une poudrière et si elle n'explose pas pour l'instant, elle crée une atmosphère souvent tendue et propice à des actions parfois désespérées, comme j'ai voulu le montrer dans *Le Rond-point*.

**AJG:** Dans son essai "Misère d'une poésie," paru dans la revue *Tropiques* (1942), Suzanne Césaire condamne les représentations stéréotypées des Antilles, perçues comme un paradis tropical. Aujourd'hui, dans les représentations médiatiques d'Haïti, nous voyons le contraire, un défilé continu de catastrophes (naturelles, politiques, etc.). En revanche, dans vos textes, vous ne parlez pas uniquement de ces extrêmes. Comment décririez-vous l'Haïti qui figure dans vos histoires?

**ET:** C'est une Haïti complexe et réelle, je pense, dans la mesure où je tente de respecter la réalité qui est autour de moi, surtout la réalité de ceux et de celles dont on n'entend pas souvent la voix. Mais en même temps, un texte de création prend la réalité et la tord dans tous les sens pour en faire sortir ce qui, pour l'auteur, est essentiel. Paradis tropicaux, paysages exotiques, certains pays ont été coincés dans des représentations stéréotypées qui ne donnent qu'une idée limitée et figée de leurs réalités. Ce sont en général les perceptions qu'une certaine presse occidentale porte et diffuse, un regard artificiel qui manque d'intelligence et de sensibilité. Il y aura, heureusement, toujours des voix pour protester contre ces regards figés.

Porteuse d'une histoire qui a fait mal à l'Occident, Haïti, présentée comme une "terre maudite," est encore victime, plusieurs siècles après, d'une campagne négative pour bien asseoir l'image de "l'exemple à ne pas suivre." En outre, pour certains organes de presse, le sensationnalisme demeure plus facile qu'un travail réel de journalisme, d'enquête et de découverte. Ainsi, les images d'Haïti dans les médias les plus populaires se ramènent aux catastrophes, à la violence, au vaudou (qu'ils considèrent comme quelque chose de négatif, niant qu'il constitue une religion et une façon de vivre), à l'analphabétisme, à la misère et autres calamités. Ces choses font partie de la réalité haïtienne, je l'admets, mais le pays n'est certainement pas réduit à ces extrêmes. Il faut veiller à ne pas faire l'apologie de la misère, à ne pas

transformer une situation inacceptable en épreuves d'apprentissage nécessaires. Un tel niveau de misère ne peut que détruire et est inadmissible. Il s'agit simplement de montrer les différents aspects de cette réalité.

Je crois que la littérature permet de rendre une société vivante et vraie. Je ne prétends pas montrer toute la diversité et la complexité du pays. D'ailleurs, lorsque j'écris, j'essaie de mieux comprendre cette complexité, ne serait-ce que dans un aspect donné; de créer des personnages qui montrent l'humanité qui est en eux, même lorsque leur vie est terriblement difficile. Ce jeune homme qui s'écarte de son chemin pour assister une femme âgée traversant la rue, cette mère de famille accablée de problèmes financiers qui aide une marchande à reposer son panier extrêmement chargé sur sa tête, ce sont des individus qui font partie de cette Haïti où je vis. Des hommes, des femmes et des enfants qui veulent vivre heureux comme le reste de l'humanité, qui ne sont ni des monstres ni des victimes. Et c'est dommage qu'ils fassent rarement partie de l'image d'Haïti qui prédomine dans les médias.

**AJG:** Contrairement aux romans, tel *Gouverneurs de la rosée* (1946) de Jacques Roumain, qui mettent l'accent sur la terre dans le milieu rural, vos histoires se déroulent souvent en milieu urbain. Quel est le rôle de la terre (ou de l'espace) dans ce contexte urbain?

**ET:** Je pense que plusieurs romans ou autres textes de fiction de la littérature haïtienne de la période contemporaine se passent dans le milieu urbain. Nous avons actuellement une prédominance de l'urbain qui peut s'expliquer par l'exode rural qui a commencé durant l'occupation américaine, s'est accentué sous Duvalier et continue sous la pression de la précarité dans laquelle se trouvent les populations rurales. Les événements politiques, les remous sociaux, les soubresauts d'une population en quête de survie rendent la vie urbaine palpitante et tumultueuse. Sans doute est-ce un terreau fascinant pour un écrivain! En outre, comme je réside à Port-au-Prince où je suis née, pour moi, l'urbain a constitué et constitue une grande partie de mon vécu. Cependant, je crois que dans plusieurs de mes textes je donne aussi une part importante au monde rural. Il y a souvent une nostalgie de ce milieu rural qu'un personnage a quitté, mais où il se rend compte qu'il ne peut plus vivre. Au fait, ce même sentiment de nostalgie qui caractérise les citoyens qui quittent le pays parce qu'ils ne peuvent plus y vivre se retrouve dans l'expérience du rural vers l'urbain. Et pour moi, c'est la précarité qui se dévoile ainsi, une précarité économique qui conduit à un mal-être perpétuel. Je crois l'avoir décrite dans *Absences sans frontières* (2013), mais aussi dans *Le Rond-point* dans lequel Sorel pense à son enfance et à sa jeunesse dans son village. Les lieux exigus, insalubres que les populations défavorisées se partagent dans les grandes villes contrastent avec les espaces ouverts du monde rural qu'ils ont quittés. Même pauvres, ces habitats sont plus propres, plus agréables et certainement moins bondés, plus humains. Cependant, la

population rurale abandonne la campagne et continuera de l'abandonner en raison de ses conditions d'existence qui s'aggravent. C'est un cercle vicieux qui augmente le désespoir des individus et affaiblit la communauté dans son ensemble. J'essaie de rendre compte de la désespérance qui accompagne souvent cet éloignement de la campagne.

## Écrire des Antilles

**AJG:** Vous avez dit dans une entrevue sur la réalité sociale en Haïti: "Il y a ici comme ailleurs tant de silence à briser" (Agiletti 105). Quels silences cherchez-vous à briser dans vos œuvres?

**ET:** Les silences qui entourent les préjugés et les injustices de toute sorte. Comme le préjugé de couleur, qui est fort dans la société haïtienne, mais dont on ne parle pas ou dont certains nient carrément l'existence, alors qu'aux yeux de n'importe quel visiteur étranger, il est évident. Dans *Le Mirador aux étoiles* (2007), j'ai abordé ce thème tabou.

Autres silences que je voudrais briser, ceux qui entourent les faits de l'histoire, notamment, autour de la participation des femmes aux luttes, aux rébellions et à la guerre de l'indépendance. À en croire l'histoire officielle, les femmes qui ont résisté à l'esclavage et se sont battues pour la liberté et l'indépendance seraient au nombre d'une douzaine. Car c'est une petite douzaine qui reste dans la mémoire collective haïtienne. Alors que nous avons des récits de résistance de femmes qui ne sont pas diffusés; des femmes telles que Lise, cette sage-femme et marronne récidiviste à Saint-Domingue qui s'enfuit avec un collier de fer autour du cou et la jambe droite estropiée. Imaginez le courage et le désir farouche de liberté qui ont motivé un tel acte. Ou Cécile Fatiman, cette Africaine mambo qui avait, selon certaines sources, accompagné Boukman à la cérémonie du Bois Caïman et procédé au rituel de la cérémonie. Ou l'esclave Zabeth qui vivait à Léogâne en 1772 et qui s'était fait remarquer par son esprit rebelle et sa détermination à fuir et à résister à l'esclavage. Elle fut torturée, enchaînée, mais son nom s'est perdu avec tant d'autres images de bravoure, petites et grandes, toutes méritant qu'on s'y attarde. "Car ce sont toutes ces étincelles, toutes ces flammes qui ont contribué, à la longue, à embraser le grand feu de la lutte pour la liberté."

Tout compte fait, les silences à briser sont ceux qui entourent les anonymes dont on ne parle pas et dont la vie s'effrite autour de nous. Qu'il s'agisse des réfugiés qui tentent par tous les moyens d'atteindre un pays de l'Union européenne, ou ceux qui bravent la mort pour arriver aux États-Unis, ceux qui se noient dans la mer des Caraïbes, ceux qui meurent à petit feu douloureux quand ils ne partent pas,

1 Évelyne Trouillot. Causerie pour la commémoration de la cérémonie du Bois Caïman, le 21 août 2016, Centre culturel Pye Poudre, Haïti. Discours.

ceux dont l'humanité est bafouée par les grands de ce monde. Qu'il s'agisse d'ici ou d'ailleurs, nous vivons dans un monde profondément injuste, où les inégalités font partie du quotidien et passent inaperçues. L'art, la création artistique, la littérature, la poésie peuvent contribuer à briser tous ces silences et parfois ont plus d'impact qu'un documentaire.

**AJG:** Vous vous exprimez en pratiquant plusieurs genres: le roman, la nouvelle, la poésie, le théâtre ainsi que dans plusieurs langues, y compris le français et le créole haïtien. Dans un échange avec Merle Collins, vous expliquez que le choix du genre et de la langue est souvent imposé par le sujet sur lequel vous écrivez.<sup>2</sup> Y a-t-il des cas dans lesquels les lignes entre genres ou entre langues sont floues et où le choix à faire vous paraît moins net?

**ET:** Oui, certainement, parfois je suis prise entre les genres. C'est alors, pour moi, le plus sûr indice que je n'ai pas encore trouvé le médium nécessaire ou que le texte n'a pas encore trouvé sa voie. Dès que je le trouve, il n'y a plus de doute en chemin. Mais dans la majorité des cas, j'ai pu, dès le début ou assez facilement, déterminer comment mener le texte à bon port. Au fait, c'est de cela qu'il s'agit. Trouver la langue, le genre, la voix la plus vraie pour rendre un texte donné beau et efficace. Je prends le cas de la nouvelle "Yon sèl manman," parue dans *Haïti par monts et par mots* (2009), qui se passe à l'aéroport et reflète l'angoisse et le désespoir d'une mère qui envoie son enfant aux États-Unis. Elle sait qu'elle ne le reverra pas de sitôt (peut-être jamais!), et son cœur, tiraillé entre le chagrin et le souci du bien-être de son enfant, chavire face à ce dilemme. Je l'ai vécue en créole cette colère, cette rage, ce sentiment d'impuissance, cet amour aux bras cassés. Cela m'aurait été difficile d'écrire cette nouvelle dans une autre langue. Quand on a deux langues d'écriture, c'est une richesse extraordinaire, et je suis certaine qu'il y a des liens souterrains qui se créent dans le processus de création entre les deux univers linguistiques. Mais c'est un autre sujet qu'il faudrait étudier de manière sérieuse.

**AJG:** Trouvez-vous que vos textes sont en conversation avec ceux d'autres écrivains antillais? Si oui, lesquels et comment? Si non, quels sont les obstacles qui empêchent une telle conversation?

**ET:** J'ai découvert les écrivains antillais classiques, Joseph Zobel, Césaire, Damas et les autres dans mon enfance et ma jeunesse. Pour les écrivains antillais contemporains, évidemment, je les lis, reconnais nos similitudes et nos différences, tout en mettant des guillemets autour de ces catégories régionales que je ne veux aucune-

2 Merle Collins et Évelyne Trouillot. "Two Caribbean Writers in Conversation." Entretien au Marriott Hotel de Port-au-Prince, en Haïti, le 8 juin 2016, à l'occasion d'une conférence de la Caribbean Studies Association.

ment limitatives. Ce sont avant tout des écrivaines et des écrivains. Cependant, dialogues et échanges autour de réalités similaires contribuent à nourrir la réflexion et alimentent la création. Malheureusement, la plupart des échanges qui ont lieu entre les écrivains antillais et caribéens sont trop souvent organisés ou conduits par les anciennes métropoles. Ici, bien entendu, j'inclus la Caraïbe anglophone. Je pense qu'il faut briser ces barrières, non pas pour chercher une unité fictive, mais pour assumer les similarités et les différences. Indiscutablement, nous avons en commun des origines et une histoire qui a évolué différemment, certes, mais qui a laissé ses marques sur notre façon de voir le monde, sur notre langage, notre regard sur l'autre, notre rapport à la nature, par exemple.

Lorsque je lis un roman de la Caraïbe, je reconnais avec plaisir des éléments qui me sont familiers, je questionne et m'interroge sur les différences, sur le parcours qui a conduit à ces écarts, et ma connaissance de l'être humain se renforce et s'enrichit. Malheureusement, nous n'avons pas suffisamment d'institutions régionales qui permettraient d'établir et de maintenir des liens entre les écrivains de la région. Plusieurs des rencontres se font dans les villes occidentales, où, par un heureux hasard, deux écrivains antillais discutent de leurs œuvres.

J'ai eu l'avantage immense de rencontrer Velma Pollard, cette grande figure de la littérature jamaïcaine et caribéenne, à la Martinique lors d'un festival organisé par le poète martiniquais Monchoachi. Nous avons depuis continué nos conversations vivaces, fructueuses et pleines d'humour par-delà la distance. À cette même occasion, j'avais rencontré, entre autres, la romancière portoricaine, Maya Santos Febres, et la poétesse jamaïcaine, Olive Senior. Des rencontres extraordinaires qui m'ont marquée et incitée à les lire, à découvrir d'autres créateurs anglophones et hispanophones. J'ai eu aussi l'opportunité de nouer des liens au cours de rencontres internationales avec Merle Collins, de la Grenade, avec laquelle j'entretiens un dialogue portant sur nos écritures et des éléments culturels caribéens. J'ai le grand plaisir et l'honneur d'échanger aussi parfois avec Maryse Condé dont le livre *Le Cœur à rire et à pleurer* (1999) m'a rappelé certaines réalités haïtiennes. Ce livre qui, par son honnêteté, annonçait déjà, selon moi, *La Vie sans fards* (2012).

Je dirai pour terminer que, depuis des années, je me fais un devoir et un plaisir de découvrir les écrivains antillais. Ce n'est pas toujours facile puisque les obstacles liés à la diffusion et au coût des livres, aux problèmes de traduction, entre autres, entravent la circulation des livres de la région. Ce qui est positif, selon moi, c'est que je constate qu'il y a de plus en plus d'événements régionaux qui se font, permettant ainsi des rencontres entre des créateurs de la région, autour de thématiques que nous jugeons prioritaires.

## Parole de femme

**AJG:** Pour revenir à votre roman *Le Rond-point*, il y a une scène particulièrement touchante dans laquelle Dominique, dite Dodo, l'un des personnages principaux, re-



grette de ne pas avoir passé plus de moments intimes avec sa mère à "écouter sa parole de femme tout droit sortie des tripes." Que signifie pour vous "la parole de femme"?

**ET:** Moi aussi, j'aime bien cette scène. Elle me renvoie aux femmes de la génération de ma mère, des femmes qui travaillaient dur pour se faire une petite place, pour trouver une façon de vivre qui leur permette de s'affirmer, et qui devaient faire face, beaucoup plus que nous, aux obstacles que la société plaçait devant elles. C'est pareil dans la plupart des sociétés, j'imagine, et malheureusement nous ne regardons pas souvent en arrière. Nous n'apprécions pas suffisamment le rôle que jouent les générations antérieures dans le sillon que nous trouvons déjà entamé. La parole de femme, ce serait recueillir des vécus de femmes et les mettre en exergue, permettre à ces femmes de partager avec d'autres les combats menés. Un combat, ce n'est pas seulement prendre une pancarte et faire la grève, signer une pétition, c'est aussi se lever chaque jour et tenir tête à ceux qui veulent détruire les rêves, qui veulent vous enfermer dans un tiroir, qui veulent vous couper les ailes. Il y a une absence de dialogues entre les femmes de différentes générations, du moins, je l'ai ainsi vécu. Et je crois que c'est bien dommage. On aurait beaucoup, on a beaucoup à se dire.

**AJG:** Il y a une longue tradition d'écriture féminine en Haïti. Miriam Chancy retrace cette tradition dans son livre *Framing Silence: Revolutionary Novels by Haitian Women* (1997) en analysant les textes de Jan J. Dominique, Nadine Magloire, Marie Chauvet et Edwidge Danticat, entre autres. Écrire aujourd'hui en tant que femme haïtienne, est-ce un acte révolutionnaire?

**ET:** Je dirai que comme pour l'écrivain, homme et femme, c'est d'abord l'indice d'un privilège dans une société où un fort pourcentage est analphabète. Pour la femme, c'est encore plus symptomatique, car les obstacles sont plus nombreux pour celle qui veut écrire de manière systématique. Le poids du quotidien, les pressions sociales sont plus grands pour la femme que pour l'homme dans le choix de certaines activités. Donc, je dirai que c'est un privilège pour lequel il faut parfois se battre. Maintenant, dans quelle mesure peut-on considérer cet acte comme un acte révolutionnaire en soi? Je serai plus prudente, mais je dirai que plus le nombre de femmes écrivains augmente, plus la route devient aisée pour celles qui sont derrière et qui sont habitées par le besoin d'écrire. On revient une fois de plus à la transmission des acquis d'une génération à l'autre, au partage souhaitable des rêves et des inquiétudes. Si l'écrivaine aborde, en outre, des thèmes qui permettent de secouer les perceptions passées ou rétrogrades liées au genre, si les textes permettent la circulation et la diffusion d'idées conduisant à l'épanouissement de la femme, c'est encore mieux. Et je crois que c'est le cas pour plusieurs textes écrits par des femmes haïtiennes.

## Le futur du passé

**AJG:** L'histoire d'Haïti pèse beaucoup dans vos textes, et vous avez parlé ailleurs de l'importance de cette histoire pour vous, pour plusieurs générations d'écrivains haïtiens (Dalembert *et al.* 192–93). Néanmoins, il me semble que votre relation avec le passé comprend aussi un regard vers l'avenir. Par exemple, dans *Rosalie l'Infâme* (2003), qui est aussi un roman de formation, le passé et le futur s'entremêlent dans l'évolution du personnage principal, Lisette. Pourriez-vous nous parler un peu des relations temporelles dans votre travail? De la relation entre le passé et l'avenir?

**ET:** L'histoire, pour moi, est une source d'apprentissage pour mieux comprendre les réalités d'aujourd'hui. Et cela évidemment ne se limite pas seulement à Haïti. Il est difficile de saisir la complexité et l'étendue des problèmes migratoires qui traversent le monde si on ne se réfère pas, entre autres, aux récentes guerres en Syrie, en Irak, à la situation des Palestiniens ou à l'effondrement du bloc soviétique. L'histoire est quelque chose de vivant, et comprendre ce qui s'est passé avant nous permet de mieux saisir le présent. Mes références à l'histoire — et dans mes textes, il y en a beaucoup, qu'il s'agisse de l'esclavage, de l'occupation américaine ou de la dictature des Duvalier, de l'embargo contre Haïti en 1991 — ne sont pas des points nostalgiques ou passésistes. Ce sont plutôt des tentatives d'un éclairage nouveau pour faire le lien justement avec le présent. Donc, l'histoire nous permet d'avancer si nous savons la lire, fouiller, briser les interdits et les silences, sans avoir peur de questionner le discours historique dominant. Ainsi, revoir la dictature des Duvalier, ses séquelles sur l'histoire du pays, sur la société elle-même, l'esclavage ou l'occupation américaine peut apporter un éclairage sur certains traits de comportement de la population. La peur des autorités, souvent associées à la répression, la tendance à la paranoïa, le respect des aînés, autant d'éléments qui peuvent s'expliquer par l'histoire. Elle a beaucoup à nous apprendre sur la société où nous évoluons, et je la vois toujours comme quelque chose de vivant. Dans mes textes, il y a d'ailleurs souvent ce mouvement de va-et-vient, le temps n'étant pas linéaire, et cela me plaît d'amener le lecteur à suivre ses incessantes fluctuations.

**AJG:** Isit la sé pawol chanson de Duvivier de la Mahautière nou ap jwenn nan liv *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'Isle Saint-Domingue* (Moreau de Saint-Méry 81–82). Lè m'ap li pawol la, m'ap sonjé *Rosalie l'Infâme*, espesyalman Lisette ki vlé pati, ak Fontilus ki pa vlé viv ankò. Ki sa ouap sonjé lè ouap li pawol la?<sup>3</sup>

Voici les paroles d'une chanson de Duvivier de la Mahautière que nous retrouvons dans le livre *Description topographique, physique, civile, politique et historique de*

3 Cette partie de l'entretien s'est déroulée en créole haïtien. La chanson ainsi que sa traduction en français proviennent du texte de Moreau de Saint-Méry. Toutes les autres traductions sont les miennes.

*la partie française de l'Isle Saint-Domingue* (Moreau de Saint-Méry 81–82). Quand je lis ces paroles, je pense à *Rosalie l'Infâme*. Je pense particulièrement à Lisette qui a envie de partir et à Fontilus qui n'a plus envie de vivre. À quoi pensez-vous quand vous lisez ces paroles?

Lisette quitté la plaine,  
 Mon perdi bonher à moué  
 Gié à moin semblé fontaine  
 Dipi mon pas miré toué.  
 Le jour quand mon coupé canne,  
 Mon songé zamour à moué;  
 La nuit quand mon dans cabane  
 Dans dromi mon quimbé toué  
 [ . . . ]  
 Dipi mon perdi Lisette,  
 Mon pas souchié Calinda  
 Mon quitté Bram-bram sonnette.  
 Mon pas batte Bamboula  
 Quand mon contré laut' négresse,  
 Mon pas gagné gié pou li;  
 Mon pas souchié travail pièce  
 Tout qui chose a moin mourri.

#### Traduction

Lisette, tu fuis la plaine,  
 Mon bonheur s'est envolé;  
 Mes pleurs, en double fontaine,  
 Sur tous tes pas ont coulé.  
 Le jour moissonnant la canne,  
 Je rêve à tes doux appas;  
 Un songe dans ma cabane,  
 La nuit te met dans mes bras.  
 [ . . . ]  
 Mes pas loin de ma Lisette,  
 S'éloignent du Calinda;  
 Et ma ceinture à sonnette  
 Languit sur mon bamboula.  
 Mon œil de toute autre belle,  
 N'aperçois plus le souris:  
 Le travail en vain m'appelle,  
 Mes sens sont anéantis.

**ET:** Se yon tèks istorik e majorite moun konnen l ann Ayiti. Se pa yon koensidans si se non Lisette la ki te vini nan tèt mwen pou pèsonaj prensipal *Rosalie l'Infâme*. Lè m li tèks "Lisette quitte la plaine" a jodi a, mwen pa wè lang kreyòl la sèlman, mwen wè sitou istwa a. Mwen wè istwa damou yon nèg ki renmen yon fi. Yon nèg ki damou. Se youn nan pwen ki enpòtan pou mwen pou fè yo gade esklav yo tankou moun, moun ki kapab tonbe damou, moun ki gen chagren, moun ki sonje pitit yo, mari yo, fanm yo. Se youn nan pwen mwen te vle montre nan *Rosalie l'Infâme* pou m retire esklav yo nan gwo sak san idantite Listwa fourè yo. Pou nou te kapab gade yo tankou moun, pou nou pa bliye chak grenn gason, fanm ak timoun te konte.

C'est un texte historique, et la majorité des gens le connaissent en Haïti. Ce n'est pas une coïncidence si c'est le nom de Lisette qui m'est venu en tête pour le personnage principal de *Rosalie l'Infâme*. Quand je lis le texte "Lisette quitte la plaine" aujourd'hui, je ne vois pas seulement la langue créole, je vois surtout l'histoire. Je vois l'histoire d'amour d'un homme qui aime une fille. Un homme amoureux. C'est l'un des points importants pour moi, pour nous permettre de voir les esclaves comme des êtres humains, des gens qui sont capables de tomber amoureux, des gens qui ont des chagrins, des gens qui pensent à leurs enfants, à leurs maris, à leurs femmes. C'est l'un des points que j'ai voulu montrer dans *Rosalie l'Infâme*, afin de sortir les esclaves de ce gros sac sans identité dans lequel l'Histoire les a fourrés. Pour que nous soyons capables de les regarder comme des êtres humains, pour que nous n'oublions pas que chaque homme, femme et enfant comptait.

**AJG:** Comment voyez-vous l'avenir de la création artistique et littéraire en Haïti? Quels sont aujourd'hui les espaces prometteurs pour les artistes et les écrivains?

**ET:** Ce n'est pas aussi simple que semblent le laisser entendre certains critiques de la littérature haïtienne contemporaine. S'il est vrai que certains auteurs haïtiens ont une voix qui porte loin, que de nouveaux auteurs semblent vouloir assurer la relève, je pense qu'il faut regarder un peu plus en profondeur. Peut-être parce que mon travail de professeure et mes activités dans le monde culturel me mettent en contact avec la jeunesse, parce que mon intérêt pour l'éducation me rend sensible aux problèmes éducatifs, mes propos seront plus nuancés. La jeunesse haïtienne, pour la majorité, n'a pas vraiment accès aux richesses culturelles dont dispose le pays. Les biens culturels, tout comme tout autre privilège, ne sont pas accessibles à tous. Avoir un livre est un luxe, savoir lire est un luxe. Les bibliothèques manquent, l'éducation se dégrade, laissant sortir sur le marché du travail des jeunes mal préparés. La relève de la littérature demande qu'on prenne en compte ces différents éléments, qu'on investisse dans la formation des jeunes, dans la distribution et le partage des biens culturels. Je vois autour de moi de bons écrivains, des femmes et des hommes qui prennent l'écriture au sérieux et s'y investissent. C'est une bonne chose, mais je vois aussi la nécessité de regarder le tableau dans son ensemble. Pour penser au futur, il

faut investir davantage dans des activités culturelles, des clubs de lecture, des ateliers de lecture et d'écriture, des espaces de partage autour du livre. Il y a certaines initiatives dans ce sens, mais jusqu'à présent elles sont encore insuffisantes, relevant surtout du domaine privé; l'État haïtien n'investit pas comme il devrait le faire dans l'éducation ni dans la culture.

**AJG:** Quels sont vos projets pour l'avenir?

**ET:** J'ai de nombreux projets d'écriture, mais je ne sais pas toujours lequel se réalisera en premier. Parfois, je travaille sur un texte, et un autre texte s'impose. Cela m'arrive actuellement, j'avais commencé un roman et après une cinquantaine de pages, je me retrouve totalement impliquée dans un autre roman qui exige des recherches et occupe mes moments, mon imaginaire et mon temps d'écriture et qui sera vraisemblablement prêt avant le premier. Là encore, comme pour les langues ou le genre, le texte impose sa loi.

Il y a tant de sujets qui m'intéressent. Simplement il faut avoir le temps, mais jusqu'à maintenant je me sens privilégiée. Je peux faire un travail que j'aime, je peux me consacrer à l'écriture. C'est certain que, même lorsqu'on part avec certains privilèges, l'investissement personnel est important, car je crois qu'on doit se battre pour certaines choses. Les choses essentielles sont rarement données et même quand elles le sont, on peut aisément les perdre si on ne reconnaît pas leur importance.

*University of Michigan*

## Bibliographie des œuvres principales de l'auteure

- Trouillot, Évelyne. *Absences sans frontières*. Montpellier: Éditions Chèvre-feuille étoilée, 2013. Imprimé.
- . *La Mémoire aux abois*. Paris: Hoëbeke, 2010. Imprimé.
- . *Le Mirador aux étoiles*. Port-au-Prince: Bibliothèque nationale d'Haïti, 2007. Imprimé.
- . *L'Oiseau-mirage*. Port-au-Prince: Éditions H.S.I, 1997. Imprimé.
- . *Plidetwal*. Port-au-Prince: Presses nationales d'Haïti, 2005. Imprimé.
- . *Le Rond-point*. Port-au-Prince: Bibliothèque nationale d'Haïti, 2015. Imprimé.
- . *Rosalie l'Infâme*. Paris: Dapper, 2003. Imprimé.
- . *Sans parapluie de retour*. Port-au-Prince: s.e., 2001. Imprimé.

## Ouvrages cités

- Agiletti, Jessica, et Évelyne Trouillot. "Entretien avec Évelyne Trouillot." *Francofonía* 52 (2007): 105–14. Imprimé.
- Césaire, Suzanne. "Misère d'une poésie: John-Antoine Nau." *Tropiques* 4 (1942): 48–50. Imprimé.

- Chancy, Myriam J.A. *Framing Silence: Revolutionary Novels by Haitian Women*. New Brunswick, N.J.: Rutgers UP, 1997. Print.
- Condé, Maryse. *Le Cœur à rire et à pleurer: Contes vrais de mon enfance*. Paris: R. Laffont, 1999. Imprimé.
- . *La Vie sans fards*. Paris: JC Lattès, 2012. Imprimé.
- Dalembert, Louis-Philippe, Edwidge Danticat, John Michael Dash, Dany Laferrière, and Evelyne Trouillot. “Roundtable: Writing, History, and Revolution.” *Small Axe* 18 (2005): 192–93. Print.
- Lahens, Yanick. *Failles*. Paris: S. Wespieser, 2010. Imprimé.
- Moreau de Saint-Méry, Médéric-Louis-Élie. *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l’isle Saint-Domingue*. 3 vols. Paris: Société de l’Histoire des Colonies Françaises, 1958. Imprimé.
- Roumain, Jacques. *Gouverneurs de la rosée*. Paris: Le Temps des cerises, 2013. Imprimé.
- Trouillot, Evelyne. *Absences sans frontières*. Montpellier: Éditions Chèvre-feuille étoilée 2013. Imprimé.
- . *La Mémoire aux abois*. Paris: Hoëbeke, 2010. Imprimé.
- . *Le Mirador aux étoiles*. Port-au-Prince: Bibliothèque nationale d’Haïti, 2007. Imprimé.
- . *Plidetwal*. Port-au-Prince: Presses nationales d’Haïti, 2005. Imprimé.
- . *Le Rond-point*. Port-au-Prince: Bibliothèque nationale d’Haïti, 2015. Imprimé.
- . *Rosalie l’Infâme*. Paris: Dapper, 2003. Imprimé.
- . “Yon sèl manman.” *Haïti par monts et par mots: Un Atlas littéraire*. Haïti: Éditions Étonnants-Voyageurs, 2009. Imprimé.



ANNETTE JOSEPH-GABRIEL est professeure de langue française et de littérature francophone à l’Université du Michigan. Son prochain livre, *Decolonial Citizenship: Black Women’s Narratives of Political Identity in the Francophone World*, examine le rôle des femmes noires dans les mouvements anticolonialistes dans le monde francophone au vingtième siècle. Ses essais ont paru dans les revues *Eighteenth-Century Studies*, *Small Axe: A Caribbean Journal of Criticism*, *Slavery & Abolition: A Journal of Slave and Post-Slave Studies* et *The French Review*.